

## LA FILLE AU VIGNERON

*H. POURRAT, Trésor des contes, III, 64-71.*

Il y avait une fois un vigneron, et il avait trois filles. Un soir de la prime saison, il fossoyait dans sa vigne, d'un coup de son fossoir, il a soudain ouvert quelque fosse en la terre : une poche, une grotte, et une bête en est sortie, une de celles qu'on nomme un souffle. - On lui fait porter ce nom, parce qu'une fois le jour elle donne et reprend son souffle, un souffle si chargé de venin que si un humain le respire, il en meurt. C'est une bête terrible, luisante et noire comme cambouis, marquée de taches plus jaunes que l'or. On dit que le feu ne lui peut rien. On la nomme aussi salamandre.

Mais là, ce souffle était aussi gros qu'une personne. « Homme, a-t-il dit, en se dressant, tu as trois filles : donne-m'en une en mariage ou, sur l'heure, je te mange. »

Le vigneron, blanc comme sa chemise, est retourné en sa maison.

Devant le puits, il a rencontré son aînée.

« Père, qu'avez-vous pour être blanc comme votre chemise ?

- J'ai qu'en fossoyant dans la vigne, j'ai levé un souffle plus grand que moi, et le souffle m'a dit : « Homme, tu as trois filles : donne-m'en une en mariage ou, sur l'heure, je te mange. » Laquelle de vous trois le voudrait pour mari ?

- Ho, pas moi, » a dit l'aînée en tremblant. Devant la porte, le vigneron a rencontré sa fille cadette.

« Père, vous êtes blanc comme votre chemise : père, qu'avez-vous ?

- J'ai qu'en fossoyant dans la vigne, j'ai levé un souffle plus grand que moi, et ce souffle m'a dit : « Homme, tu as trois filles : donne-m'en une en mariage ou, sur l'heure, je te mange. » Laquelle de vous trois le voudrait pour mari ?

- Ho, pas moi, »- a dit la cadette en tremblant. Le vigneron est entré dans le logis. Au coin de l'âtre, il a trouvé sa fille la plus jeune qui filait la quenouille. « Vous êtes blanc comme votre chemise, mon père, qu'avez-vous?

- J'ai mon enfant, j'ai qu'en fossoyant dans la vigne, j'ai levé un souffle plus grand qu'une personne. « Homme, m'a dit ce souffle, donne-moi une de tes filles pour femme ou, sur l'heure, je te mange. » Et de vous trois, laquelle consentirait à l'avoir pour mari ?

- Moi, mon père, a dit la plus jeune. Puisqu'il le faut, je l'épouserai. »

Sa quenouille encore à la main, la pauvre est allée à la vigne. Le souffle l'attendait. Il l'a prise par le cou, il l'a emmenée sous la terre.

Ha, pauvre vigneron, dis adieu à ta fille !

Jamais plus il ne l'a revue, ni elle ni le souffle. Il est mon au fond de sa petite maison, sans la revoir.

Un jour de la prime saison, quand l'air est doux de ce côté des côtes, et que les pêchers ont pris fleur, la fille aînée est allée à la vigne ; un jour comme celui de cet antan où le souffle avait paru. Il fallait bien la fossoyer. Tout en fossoyant, elle pleurait, songeant au sort de sa sœur la plus jeune.

Soudainement, la terre s'est effondrée sous son fossoir, à l'endroit même où son père avait levé le souffle.

Elle est entrée en cette fosse. Elle y a trouvé des degrés qui s'y enfonçaient dans les entrailles de la roche. Elle a descendu l'escalier. Tout en bas, tout au bas, est arrivée à un château d'argent.

Elle a poussé la porte. Et sa sœur était là qui filait, la quenouille en main, au coin de l'âtre.

Elle s'est jetée à son cou en pleurant.

« Ma sœur, il ne faut pas pleurer. Va, ne crois pas que je sois malheureuse. Oh non ! Je ne suis pas à plaindre en ce château !

- Mais ton mari, ma sœur ? ...

- Mon mari est un beau mari, tu peux le croire.

- Lui, la bête noire, qui vit sous terre, tachée de jaune et gonflée de venin ?

- Il est souffle de jour, mais de nuit beau jeune homme. Si tu pouvais Je voir, si ce n'était défendu ...

- Non, non, ma sœur, tu voudrais m'alléger la peine et le souci.

- Il m'a tant dit ... Personne que moi ne doit le voir sous forme humaine. Mais cette nuit, alors qu'il dormira, je veux te le faire voir à la lumière. »

Elle a caché sa sœur dans quelque cabinet secret. La nuit, elle est venue la prendre, l'a conduite à la chambre où son mari dormait.

Mais approchant la lampe du lit, elle l'a trop penchée : une goutte d'huile est tombée ...

Tombée sur la joue de son mari, qui s'est éveillé, les a vues, a poussé un grand cri.

Subitement, le mari, le lit, le château, rien n'a plus été là.

Les deux filles du vigneron se sont trouvées au milieu de l'herbe morte et des quartiers de pierre, dans un pays sombre comme novembre, où se battaient tous les vents.

L'une voulait retrouver la maison de son père, l'autre celle de son mari. Mais elles ont tourné, tourné dans ces déserts, sans jamais en sortir. Elles perdaient leur sang sur les cailloux ; aux broussailles entrelacées de ronces, elles perdaient leurs forces.

Au bout de sept jours et sept nuits, l'aînée est tombée d'épuisement contre une souche. Laisant aller la tête, elle a rendu l'esprit.

Enfin la plus jeune a vu au fond du ciel, sous les rouleaux de nuées, un mont en bosse, couleur d'orage. Et peu à peu, en approchant, à l'échine du mont, une lumière tremblante.

Elle y est allée. C'était un château de roche, qui ne ressemblait à rien, le château de la fée. Elle a frappé à cette porte, elle est entrée là où brillait la petite lumière. La fée l'a accueillie, et lui a fait conter son malheur.

« Oh, malheureuse, ce malheur, tu l'as fait toi-même, et je ne sais si tu pourras le défaire. Ton mari n'est pas loin d'ici. C'est un roi, auquel un mauvais sort jeté a donné figure de bête. Dans sept jours, le sort sera levé.

Mais de toi, ton mari n'aura plus souvenir. Tu peux pleurer, pauvrette, tu as bien de quoi pleurer ! »

Pendant sept jours, sept nuits, la fille du vigneron est demeurée au coin du feu, en ce château de roche, pleurant, versant des larmes.

Le vent passait sur ce dos de montagne. Le printemps ne se sentait pas. Tout était sombre, les genêts sifflant comme à l'arrière-saison.

La fée a eu compassion d'elle.

« A cette heure, pauvrette, le mauvais sort a pris sa fin. Le roi n'a plus figure de bête, mais il n'a plus mémoire de toi. Je n'ose te donner espoir. Ne pleure plus, pourtant, et file la quenouille. »

La fille du vigneron s'est remise à filer. Elle filait le jour. La nuit elle pleurait, en secret, dans son lit, tandis que le nuage, la bise, le mauvais temps couraient là, sur la roche, en ce pays perdu.

Un jour, la fée l'a regardée, hochant la tête.

« Pauvrette, ma pauvrette, ton mari a perdu tout souvenir de toi. Il prend une autre femme.

- Fée, bonne fée, c'est moi qui suis sa femme ! Jc ne veux pas qu'il aille en prendre une autre !

- Il la prendra demain.

- Non, non, je ne veux pas de ce plus grand malheur. Pour l'empêcher comment ferai-je?

- Sauras-tu faire ? Eh bien, je te donne ma quenouille qui est fée. Avec cette quenouille, tout ce que tu files est fil d'or. Lorsque la noce sortira de l'église, tu fileras devant la porte. La mariée est convoiteuse : elle voudra ta quenouille. Tu diras que tu la lui cèdes contre cette prochaine nuit aux côtés du marié.»

La fille du vigneron a fait toutes ces choses.

« Ainsi ! Passer la nuit aux côtés du marié ! Tant tu es familière ! » a dit la mariée de ce jour.

Mais sa mère lui a touché le coude.

« Ma fille, tu auras des années pour dormir près de ton mari. Crois-m'en, cède cette nuit contre la quenouille à fil d'or. »

Et la mariée a accepté le troc.

Le soir, la fille du vigneron a donc rejoint le roi dans sa chambre. Mais, en son lit, le roi dormait déjà : la mariée lui avait fait prendre une certaine drogue qui lui avait procuré un sommeil de plomb. Il dormait si fort que rien n'aurait su l'éveiller.

La fille du vigneron lui a dit à l'oreille :

« Rappelle-toi le jour, rappelle-toi le temps que tu vins sous figure de souffle, dans notre vigne. Tu t'es dressé devant mon père, tu lui as dit : Homme, donne-moi ta fille en mariage ou, sur l'heure, je te mange !... Je suis la fille du vigneron, je suis ta femme ! »

Et tout le reste de sa chanson, désespérément. Rien n'y faisait : le roi n'était que sommeil. Le roi n'entendait rien.

Au matin, la fille du vigneron a dû quitter son lit. Elle est retournée chez la fée. Elle lui a raconté son malheur.

« Sauras-tu faire ? a dit la fée. Essaie encore demain. Prends ce dévidoir qui est fée : tout ce qu'il dévide est fil d'or. Tu iras dévider devant la porte de ton mari.

Sa nouvelle femme est convoiteuse. Elle voudra le dévidoir ; tu diras que tu le lui cèdes contre la prochaine nuit passée aux côtés du marié. »

La fille du vigneron est allée, dévidoir en main, devant le château du roi. Elle a dit ce qu'il y avait à dire. La mariée s'est récriée : « Tant tu es familière ! » Mais sa mère lui a touché le coude, lui a conseillé d'accepter. Finalement le troc s'est fait d'une nuit contre le dévidoir.

Mais le soir la mariée a donné encore au marié ce qu'il fallait pour qu'il ne fût que pesant sommeil. Lorsque la fille du vigneron est venue de nuit à son lit, elle l'a donc trouvé dormant. Cette nuit-là, elle ne lui a plus parlé à l'oreille, mais tout haut, forçant même la voix.

Or, le valet du roi était derrière la porte, et il entendait cette fille qui disait :

« Rappelle-toi l'autre année, et ce jour de printemps. O mon mari, rappelle-toi ! Tu es venu à la vigne de mon père. « Homme, donne-moi une de tes filles en mariage, ou sur l'heure, je te mange ! » Et moi, ensuite, je suis venue vers toi, je suis la fille du vigneron, rappelle-toi, rappelle-toi, je suis ta femme. »

Mais ces paroles tombaient dans l'oreille du roi sans faire chemin jusqu'à sa tête. La malheureuse le suppliait et l'adjurait : il dormait, il n'entendait rien.

Au matin, désespérée, la fille du vigneron a dû quitter la chambre. Elle est retournée chez la fée. Elle lui a raconté son malheur.

« Sauras-tu faire ? ... a dit la fée. Essaie une dernière fois. Prends ce plat d'oiseaux rôtis qui chantent. Porte-le devant le château de ton mari. La nouvelle femme est convoiteuse. Elle voudra les oiseaux : tu diras que tu les lui cèdes contre la nuit à passer aux côtés du marié.»

La fille du vigneron est allée devant le château. Elle a dit cc qu'il y avait à dire.

La mariée s'est récriée: « Ah, tant tu es familière! ...

Eh bien! et moi qui n'ai pas seulement passé une nuit avec lui, encore ! » Mais sa mère lui a touché le coude. « Toi, tu as des années ! » et elle lui a conseillé d'accepter le troc. Toutes deux avaient si grande envie d'avoir ce plat d'oiseaux rôtis qui chantent ...

La fille du vigneron est donc venue de nuit au lit où était le roi.

Cette fois, il ne dormait point. Son valet lui avait parlé durant le jour. Il lui avait répété ce qu'il avait entendu, la nuit d'avant, l'oreille collée à la porte. Et tout cela, la vigne, le vigneron, la fille du vigneron, avait fait son chemin dans la tête du roi. Rien n'aurait pu le faire dormir.

« O mon mari, mais rappelle-toi, rappelle-toi ! Tu étais dans notre vigne, tu as parlé à mon père. « Homme, donne-moi une de tes filles en mariage, ou, sur l'heure, je te mange. » Et je suis cette fille, je suis venue vers toi, tu m'as prise par le cou ; rappelle-toi, mon cher mari, je suis ta femme ! »

Alors il s'est dressé.

« Je me rappelle tout ! Tu es ma femme ; je n'en veux pas d'autre que toi. »

Le lendemain matin, dehors, tout était au printemps ! Partout les fleurs, les rais de soleil et les abeilles, partout la merveille du printemps.

Le roi a dit au père de l'autre, l'épousée de trois jours:

« Si vous égriez votre clef, que vous en fassiez faire une, puis que vous retrouviez la première, de laquelle vous serviriez-vous : de l'ancienne ou de la nouvelle ?



- Je me servirais de l'ancienne.

- Pareillement, j'avais une femme, je la perdis, j'en pris une autre. J'ai retrouvé la première : c'est elle que je garde. »